

Le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer : de la fête votive au pèlerinage des Gitans (XIXe-XXe siècles)

Marc Bordigoni

En 1820 et 1825, le maire des Saintes-Maries-de-la-Mer répond aux questionnaires du « préfet statisticien » à propos des fêtes de son village. Il insiste sur les trois fêtes spécifiques dédiées aux Saintes Femmes, Marie Jacobé et Marie Salomé et en particulier celle du printemps :

Celle du 25 mai est la plus belle fête du pays. Trois ou quatre jours avant cette époque, on voit arriver un grand nombre de personnes de différents âges et de différents sexes, attirées par la dévotion ; on voit aussi des pèlerins et quelques prêtres des environs. Parmi ces personnes, on peut évaluer le nombre de ces pieux étrangers jusqu'à douze ou quinze cents. La plus grande partie passe les nuits dans l'église, par dévotion ou plutôt par défaut de logement¹.

Le Comte de Villeneuve complète les informations transmises par le maire et écrit :

La fête patronale est le 25 mai, jour où l'église d'Arles fait l'office de Sainte Marie Jacobé ; on la célèbre maintenant le premier dimanche après le 25 mai. Une grande affluence de peuple s'y rend du Languedoc, du comtat Venaissin et de toute la Provence. La ville n'est pas assez grande pour tant de monde, une partie de la multitude s'établit sous des tentes. On invoque principalement les Saintes Maries pour la rage. La fête dure plusieurs jours, pendant lesquels l'église ne désemplit pas. La cour de Rome a attaché à cette fête des indulgences plénières et temporaires. On raconte sur les lieux un grand nombre de guérisons miraculeuses, qui entretiennent la ferveur des fidèles².

Le préfet et le maire ne font aucune allusion à une certaine Sara, ou sainte Sara, pas plus qu'à la présence des Gitans, Bohémiens ou Boumian, comme on nomme ces gens un peu étranges dont la présence en Provence est notée dans la Statistique par un texte témoignant de l'état ancien de la langue provençale, un chant intitulé *Tres booumians*³.

Pourtant, depuis près de cinquante le pèlerinage du mois de mai aux Saintes-Maries-de-la-Mer est souvent appelé « pèlerinage des Gitans », et c'est bien la présence bohémienne qui retient chaque année l'intérêt des médias. La principale fête de la seule ville de « l'île de Camargue », ainsi qu'on appelait son territoire au XIXe siècle, perdure tout en connaissant un ensemble de modifications d'importance. Ces transformations peuvent être interrogées dans la perspective que Noëlle Gérôme résume ainsi : « Toutes les fêtes sont politiques pour Bakhtine, qu'elles soient publiques ou privées, en ce qu'elles manifestent à l'évidence, c'est-à-dire pour la société où elles adviennent, l'existence et l'importance d'une famille ou d'un groupe »⁴.

Il est possible de séquencer les transformations des fêtes de mai aux Saintes- Maries-de-la-Mer en trois périodes successives : le XIXe siècle et la reconquête catholique, la première moitié du XXe siècle et l'innovation félibre, la seconde moitié du XXe siècle et l'affirmation « gitane ».

L'île de Camargue : une terre de désolation... qui rêve des touristes !

Quelle est la situation de la Camargue, et plus particulièrement des Saintes- Maries-de-la-Mer durant le XIXe siècle ? C'est le « royaume de la misère et de la fièvre » selon le mot du baron de Rivière dans son *Mémoire sur la Camargue* édité en 1825 qui précise que le « peuple du delta se nourrit de grenouilles vertes et de flamants roses »⁵.

À la fin du siècle, Vidal de la Blache passe une journée en Camargue et il note dans son carnet de route : « ...En somme, pays en pleine décomposition sociale »⁶.

Loin de se satisfaire de cette situation, les Saintois n'ont de cesse d'essayer de trouver des ressources de substitution à la pêche et à la petite production agricole. Comme dans d'autres régions, l'avènement du tourisme est souhaité par les commerçants quand ils deviennent les édiles de la commune. Mais pour cela il faut d'abord assurer le désenclavement du village. Les chemins sont impraticables plusieurs mois par an, même au printemps il faut souvent descendre de voiture pour marcher dans la boue avant d'atteindre l'église comme le raconte Mistral dans ses mémoires⁷ à propos de son expérience du pèlerinage. L'accès aux Saintes-Maries-de-la-Mer ne devient possible sans encombre qu'à partir de la construction de la voie de chemin de fer qui relie, à partir de 1892, la ville à la gare de Trinquetaille en Arles⁸. La consultation de deux éditions successives du fameux guide de voyage Baedeker est révélatrice : en 1886, le guide ne fait que mentionner l'existence des Saintes-Maries-de-la-Mer, il n'en recommande pas la visite et n'indique aucun des pèlerinages (mai ou octobre) comme un événement méritant le détour, mais dans son édition de 1897, donc une fois le chemin de fer en place, il décrit sommairement la petite ville des Saintes et souligne la particularité des pèlerinages ainsi que la présence des Bohémiens.

Pèlerinages et fêtes de mai

Au XIXe siècle, le pèlerinage du mois de mai précède la fête votive. L'épisode révolutionnaire a interrompu un temps le pèlerinage qui retrouve rapidement une certaine ampleur du fait de l'attachement populaire aux miracles et guérisons attribués aux reliques des Saintes, Marie-Jacobé et Marie-Salomé. En 1854, l'église fortifiée fait l'objet d'un classement par les Beaux-Arts, cinq ans plus tard les premiers travaux de réfections ont lieu et, en 1862, l'Église rétablit la procession à la mer⁹. Pour la tradition catholique, l'arrivée des Saintes sur la terre de Camargue marque le début de l'évangélisation de la Provence, et la présence des reliques des saintes femmes est associée à toute une série de miracles dûment répertoriés¹⁰.

L'Église promeut les Saintes-Maries-de-la-Mer

La présence régulière, dès la fin du XIXe siècle, de l'archevêque d'Aix et Arles aux cérémonies de mai et octobre confirme l'importance accordée à ces lieux. L'installation de la « croix de Jérusalem » en

1899, l'ouverture publique des châsses en 1923, sont autant de moments qui tendent à faire de « la fête des Saintes-Maries-de-la-Mer (...) un pèlerinage national »¹¹.

Élargir l'audience du pèlerinage nécessite d'en renforcer l'organisation ; cérémonies populaires, voire populaires, il y a même nombre de Bohémiens, il faut adapter l'accueil des membres d'autres classes sociales : en 1873, le curé des Saintes-Maries-de-la-Mer fait installer des tribunes dans l'église. Demeurant en place durant un siècle, elles offrent des places payantes, numérotées même à certaines périodes, garantissant toute à la fois une bonne vision des cérémonies et le respect des hiérarchies sociales¹². À partir de 1892, l'arrivée du train aux Saintes-Maries-de-la-Mer simplifie l'accès au village ; les horaires des cérémonies s'adaptent à cette nouvelle réalité ainsi que le rappelle le chanoine Mazel :

Le pèlerinage commence le 24 mai, par une messe célébrée vers 10 heures, après l'arrivée du train du matin, qui a amené aux Saintes-Maries un grand nombre de pèlerins d'Arles et de Nîmes... Dans la matinée du 25 mai à 10 heures, après l'arrivée du train, on chante la grand-messe (...) L'heure de vêpres est fixée d'après celle du départ des trains¹³.

Au cours du XXe siècle, l'église sera amenée à faire d'autres modifications en fonction des contraintes ou des besoins du culte, mais l'idée de « respect des traditions » prenant de plus en plus d'importance au cours des ans, elle se heurte à de multiples résistances – en 1966 à propos de la procession de Sara, en 2001 le projet de changement de l'heure de la descente des châsses a fait l'objet d'une pétition hostile dans le village¹⁴.

La fête votive doit céder la place

Au XIXe siècle, le pèlerinage de Marie Jacobé coïncide avec la fête du village et comme tout rassemblement il est l'occasion de moult échanges profanes :

« On a relevé aussi que des Camarguais profitaient de ces journées pour se rencontrer et régler entre eux diverses affaires, comme par exemple des transactions immobilières ou autres »¹⁵. Rendant compte de la démographie du début du XIXe siècle Danielle Bégot écrit : « ...beaucoup d'enfants sont conçus autour de mai où le renouveau champêtre est comme annoncé par la grande fête villageoise des 24 et 25 du même mois »¹⁶.

À cette époque les festivités de mai ont une telle importance que « le conseil municipal en arrive à ne parler de fête que pour les journées consacrées à Marie-Jacobé »¹⁷ :

Quand pour la première fois (et c'est en 1849) les délibérations du conseil mentionnent nommément la fête patronale, elles le font par le biais de taxes imposées aux marchands forains et par souci de maintenir l'ordre public troublé par les incessantes rixes entre badauds et chalands¹⁸.

La coexistence des deux fêtes, l'une religieuse, l'autre villageoise, a toujours posé problème à l'Église qui a très tôt souhaité que la dernière ait lieu à une autre date :

Tout fait espérer que dans un temps prochain des habitants des Saintes- Maries-de-la-Mer céderont tout à fait pour cette fête leur église aux pèlerins qui arrivent au 24 mai et

*garderont pour leur fête votive et locale le samedi et le dimanche qui suivent le 3 décembre*¹⁹.

Après divers aménagements au cours du XXe siècle, la fête foraine est déplacée au mois de juin, cela permet de créer un événement touristique supplémentaire dans la saison comme a su argumenter un prêtre auprès du maire. Mais les plus grandes modifications de l'organisation de fêtes de mai seront dues à l'intervention d'un personnage clé de l'histoire de la Camargue au XXe siècle : le marquis Folco de Baroncelli-Javon (1869-1943).

Lou Marquès : félibrige et marges

Au moment où le conseil municipal des Saintes-Maries-de-la-Mer se soucie de trouver des ressources nouvelles pour la bourgade, Frédéric Mistral crée un mouvement, le Félibrige²⁰ dont en 1895, au moment de son adhésion à la Société d'Ethnographie Nationale et d'art populaire, il précise la vocation :

*Conservation, résurrection (dans la mesure du possible) de tout ce qui fait ou fit la personnalité des provinces de France, par le parler, les traditions, les coutumes, les costumes, l'art local, les monuments, tel est le programme dont nous poursuivons le développement par la poésie et les manifestations populaires*²¹.

Cette même année, un proche de Mistral, Folco de Baroncelli-Javon, qui fut des années durant le coresponsable avec lui d'un journal en provençal L'Aïoli, marque de sa présence la paroisse des Saintes-Maries-de-la-Mer : « Pèlerinage et visite de M. et Mme le comte et la comtesse (sic) de Baroncelli-Javon qui ont tenu à mettre leur mariage sous la protection des Saintes Maries »²². Il a également procuré au Musée Arlaten, fondé par Mistral, nombre d'objets camarguais. Sentant que « l'œuvre [du Félibrige est] mal soutenue par le public de Provence (...) Folco de Baroncelli se retira dans son mas de l'Amarée (...) apparaissant avec ses fidèles compagnons dans toutes les fêtes méridionales »²³.

Traditions, spectacle et tourisme

Suivant les recommandations de Mistral, il écrit de la poésie et organise des manifestations populaires ; elles prennent plusieurs formes, depuis la continuation de la tradition de l'*abrivado*, de la ferrade, des courses camarguaises jusqu'à l'invention de la cérémonie de la *Vierginenco*²⁴. *Lou Coumita de la Festo Vierginenco* deviendra l'actuelle *Nacioun Gardiano*, structure locale, dont l'organisation n'est pas sans rappeler celle du Félibrige, mais qui rassemble principalement des gardians, professionnels ou amateurs, et demeure plus facilement mobilisable pour les défilés publics de plus en plus nombreux auxquels Baroncelli l'associe. Le souci de diffusion de la culture provençale correspond à un large mouvement national qui voit dans le développement du tourisme une ressource pour les « petites patries » que constituent les régions victimes de l'exode rural²⁵. Une photographie de 1906²⁶ montre les félibres entourant Mistral devant une bâtisse à l'exposition coloniale de Marseille. Sur la façade, une grande inscription « *Mas de Santo Estello* », du nom de la fête annuelle organisée par le mouvement du félibrige²⁷, accompagne une autre indication qui précise qu'il s'agit du bâtiment du « syndicat d'initiative de Provence ».

Ce lien entre les « mainteneurs » et l'activité touristique, Baroncelli le concrétise le 17 mai 1908 : le syndicat d'initiative de Provence organise un voyage spécial de Marseille aux Saintes-Maries-de-la-Mer pour quelque deux cents touristes, mais comme le précise le chanoine Lamoureux qui rapporte l'événement, les attractions sont limitées ; il y a bien sûr l'église, la plage et même le télégraphe à visiter, mais pour donner plus de cachet à l'ensemble, le marquis de Baroncelli-Javon, à cheval avec ses gardians, attend les visiteurs à la gare pour les accompagner jusqu'au village²⁸. Le pas est franchi, la « tradition » est un atout spectaculaire, venant pallier l'absence d'autres attractions. Il n'y a pas, dans le moment, l'idée d'une opposition entre tradition et tourisme, la part de nostalgie dont sont porteurs les félibres va à la ruralité, le danger est du côté de l'industrie et l'argent. De l'autre côté de la Camargue, les Salins sont perçus comme mettant en péril toute à la fois la Nature et la Culture provençales, au nord les projets d'assèchements du Vaccarès sont conçus pour une rentabilisation des terres qui rebute.

Races et origines

Pour les félibres, les efforts doivent porter conjointement sur la recherche d'une « pureté originelle » et à sa propagation ; Baroncelli-Javon se donne comme mission de refonder la pureté de la race du taureau et du cheval camarguais, Mistral fixe le costume, celui de l'Arlésienne, le Marquis celui du gardian – le gardian baroncellien, celui que la muséographie de Georges-Henri Rivière a immortalisé au Musée national des Arts et traditions populaires, se distingue de celui que peint Léo Lelée, félibre lui aussi, à la toute fin du XIXe siècle. Cela le conduit à assurer la promotion de la Camargue « Plus nous serons nombreux à aimer notre pays, mieux nous le défendrons »²⁹.

Le Marquis Folco de Baroncelli-Javon organise partout, avec l'accord des Comités et des Municipalités, de magnifiques fêtes provençales et promène ses gardians et ses Arlésiennes aux quatre coins de France, même dans les pays voisins : Belgique et Suisse³⁰.

Ce personnage étonnant, pour nostalgique d'une certaine ruralité, ne se met pas, pour autant, au service d'une idéologie « réactionnaire », ses « shows » ne sont pas comparables aux mises en scène contemporaines du type du Puy du Fou³¹. Une autre passion l'habite, la défense des minorités, les Boers, mais surtout les Indiens d'Amérique du Nord, puis ceux qu'ils considèrent comme leurs frères d'Europe, les Gitans. La rencontre, en 1905, avec William Cody venu présenter à Nîmes son *Buffalo Bill Wild West Show* en Camargue est déterminante³², elle l'inspire pour ses spectacles mais surtout lui donne l'occasion de rencontrer un chef indien, Chief Philip Blue Shield, avec lequel il entretiendra une correspondance régulière, et l'amène à construire une théorie étonnante « fondée » sur un comparatisme linguistico-anthropologique : « L'Atlantide disparaît. Mais des bavures de la race qui le peuplait restent des deux côtés. Le Peau-Rouge (...) se trouve identifié. (...) Quatre débris, quatre tribus de la race Atlante sont demeurées sur les bords européen ou africain du gouffre... » : les Basques et les Celtes, les Égyptiens et les Gitans³³. Ce n'est pas le lieu d'analyser la pensée de Baroncelli, mais il est important de comprendre que c'est dans ce contexte particulier d'idées qu'il réfléchit à la question gitane et intervient en 1935 pour que l'Église autorise une procession de Sara à la mer afin que les Gitans aient leur place pleine et entière aux fêtes de mai. Catholique et provençal³⁴, *Lou Marquès*, comme l'appellent les saintins, peut d'autant plus négocier avec l'archevêque que ce dernier est accueilli, lui aussi, par le *Nacion Gardiano* pour être conduit jusqu'à l'église dès 1921, et que par la suite (1925) les gardians prennent l'habitude d'encadrer la procession à la mer de Marie-Jacobé et Marie-Salomé.

Des Bohémiens invisibles au milieu des errants du XIXe siècle ?

Pour ancien que soit le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, la présence des Bohémiens n'est attestée qu'à la moitié du XIXe siècle. Certains auteurs n'hésitent pas à écrire qu'ils auraient été là dès le xve siècle, venant aux Saintes après être passés par la foire de Beaucaire ou bien en faisant étape vers Saint- Jacques de Compostelle. Un historien, G. Gangneux note que « toute notre documentation dans ces deux siècles (xvie-xviiiie) ne fait jamais mention de Sarah l'Égyptienne, ni a fortiori d'une quelconque procession gitane »³⁵.

Sûrement plus intéressante que la question de la présence des premiers Bohémiens aux Saintes-Maries-de-la-Mer, est celle qui se pose en ces termes : à partir de quand et pourquoi les Bohémiens sont-ils devenus visibles³⁶ dans ce coin des Bouches du Rhône ? La première mention des Bohémiens aux pèlerinages des Saintes-Maries-de-la-Mer figure dans un article d'un journaliste de L'illustration, J.-B. Laurens, en 1852, avec une illustration de l'auteur³⁷. Ce dessin montre effectivement une Bohémienne plaçant son enfant sur les châsses des Saintes Maries, tout comme les autres pèlerins au milieu desquels elle se situe. Elle est entourée d'un homme élégamment habillé ayant lui aussi un enfant dans les bras, de femmes en costumes d'Arles, de prêtres agenouillés. La présence des Bohémiens est signalée par Mistral dans Mémoires et récits³⁸. La date exacte de son passage aux Saintes n'est pas établie de manière certaine ; il signale son intention de venir au pèlerinage dans une lettre de mai 1853, dans ses mémoires il situe son voyage en 1855, mais on sait que ces mémoires ne sont pas une source d'informations véritablement fiables. Quand paraît Mireille en 1858, il n'y est pas question de la présence de Bohémiens. Dans le premier quart du XIXe siècle, le Préfet de Bouches-du-Rhône publiant la Statistique du département des Bouches du Rhône ne signale pas la présence des Bohémiens au pèlerinage de Mai. Les familles de Bohémiens ne font l'objet d'aucun repérage particulier – y compris dans les archives de police - alors qu'au même moment ils font l'objet d'une surveillance attentive dans le département des Pyrénées atlantiques³⁹.

Les archives paroissiales ne « voient » pas plus de Bohémiens :

Aux archives paroissiales, aucun acte ne laisse deviner, avant le début du XIXe siècle, une appartenance à la race gitane ; Et les premiers qui attirent l'attention sont pour le moins douteux. On enterre en 1805 un « vannier » venu pour la fête du 25 mai. À l'issue du même pèlerinage, un « colporteur, voyageur et illettré » vient faire baptiser son fils nouveau-né. C'est un « voyageur » encore qui en 1816, vient de Nîmes pour donner le baptême à sa petite fille, au pèlerinage de mai, avec pour parrain et marraine des « étrangers également voyageurs et illettrés, de ce fait interpellés »⁴⁰.

Carrière indique également qu'il n'en a trouvé aucune mention dans « le précieux cahier rédigé par le curé Escombard » qui fut curé des Saintes- Maries-de-la-Mer de 1861 à 1893⁴¹.

Le regard d'un journal « parisien »

Ce n'est probablement pas par hasard qu'il faille un auteur « méridional » mais écrivant pour une revue « parisienne » pour distinguer des Bohémiens aux Saintes-Maries-de-la-Mer durant le pèlerinage de mai parmi l'ensemble des petites gens, pêcheurs, journaliers qui dorment soit dans l'église même soit sous des tentes. L'intérêt pour ces populations est naissant au XIXe, tout à la fois objet d'un contrôle social renforcé et d'un intérêt ethnographique récent⁴².

S'il n'est pas évident qu'il y eut « de tout temps », comme l'écriront nombre d'auteurs, des Gitans au pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, il est par contre certain que, depuis le début du XIXe siècle, ceux qui vinrent en mai firent comme les autres pèlerins populaires : ils dormaient soit sous des tentes, soit dans l'église qui restait ouverte toute la nuit ; ce que confirme le curé des Saintes à Vidal de la Blache : « Ici est la jonction du Languedoc et de la Provence. C'est surtout, me dit le curé, par des gens du Languedoc qu'est fréquenté le pèlerinage du 25 mai ; on couche dans l'église »⁴³. Mme Roth, camarguaise et grande amie des Voyageurs selon les termes du chapeau de son article dans *Monde Gitan*, écrit :

En ce temps là, l'église était vraiment la maison du Bon Dieu. Ils [les Gitans] y vivaient. Comme il n'y avait pas de caravanes comme aujourd'hui, beaucoup arrivaient par le train. Et une partie allait dormir dans l'église. Même après la guerre, j'ai vu encore des familles entières dormir dans un coin de l'église des Saintes. La maman prenait une grande couverture ; elle s'allongeait devant un autel, serrait ses enfants autour d'elle. Sur le matin, tout le monde se secouait, se frottait un peu et on était prêt⁴⁴.

Mystère ou ordre ?

L'occupation nocturne de l'église va donner lieu à toutes sortes d'élucubrations de journalistes ou de pseudo-témoins privilégiés : élection d'une reine des Gitans, messe noire, rituels secrets, voire sacrifices – dans les années cinquante un prêtre a dû expulser de la crypte une équipe de « reporters » qui préparaient une mise en scène macabre⁴⁵. La réalité est bien plus simple, comme l'indique Mme Roth. Un autre témoin, peintre venu en 1911 au pèlerinage à la recherche de « types épatants » de Bohémiens pour peindre sur le motif, fait déjà état des rumeurs et de l'écart avec la réalité, il note dans son carnet de voyage conservé aux archives du MNATP :

Le soir [du 24 mai 1911] : à l'église salut et prédication. Foule plus recueillie. Dans la crypte quelques bohémiens couchés. Dans une description des Saintes [de Mad. Clémenceau je crois] il est dit que la crypte est abandonnée aux bohémiens qui y célèbrent leur culte et y élisent leur reine. Légende que cela. Le curé a trop souci du bon ordre de son église. Maigre et nerveux il fait lui-même la police et gifle les gamins trop remuants⁴⁶.

Il est fort probable que ce « souci de bon ordre », qui est toujours une préoccupation pour le clergé, ait conduit le prêtre à favoriser le maintien des « bohémiens » dans la crypte, mais comme aujourd'hui. Au moment de la descente des châsses ils sont dans le chœur de l'église au milieu des autres pèlerins :

Le chœur est plein d'hommes, de femmes et d'enfants qui crient. Brouhaha. Le curé fait passer des cierges. Je suis placé cette fois dans la tribune de droite. Un reliquaire en forme de main est placé sur une table. Un enfant veut de le prendre, l'a fait passer à ses

parents puis l'a replacé en le baisant. Des hommes gardent leurs chapeaux sur la tête. Des femmes viennent boire au puits qui se trouve au milieu de l'église.

La foule est composée de gens du pays, bigotes se tenant correctement ; quelques Arlésiennes en costumes ; et des romanichels (le quart environ) fort bruyants. Le cantique s'élève. Des femmes avec leurs enfants dans leurs bras sont assises sur les marches de la crypte. Le cantique domine le brouhaha. Cela fait un bruit étrange. Vivent les Saintes Maries. Le bruit d'une procession qui traverserait en chantant une halle en plein tumulte. Les cantiques progressent. Les cris : Vivent les Saintes Maries augmentent. Les cantiques sont en français. Teints cuivrés, beaux yeux, tignasses noires, dents blanches, beaucoup des hommes en blouses. Remarqué deux, trois arlésiennes en châle de cachemire. Ils lisent les cantiques dans de petits livrets vendus à la porte. Les airs me font penser à certains airs espagnols. Malgré les cris et les rires, la manifestation bruyante de ces gens est malgré tout touchante. Je m'imagine que certains pèlerinages du Moyen Âge devaient être ainsi⁴⁷.

Dans l'entre-deux-guerres, afin de préserver la dignité des cérémonies dans le chœur, l'accès des Gitans à la crypte où sont installées les « châsses » et la statue de « sainte » Sara se fait par une porte latérale. Cet état de fait conduira certains à considérer qu'il y a là une ségrégation et que l'on ne considère pas les Gitans comme des pèlerins comme les autres. Folco de Baroncelli-Javon qui entretient des liens étroits avec certaines familles gitanes de Saint-Gilles- du-Gard (commune voisine) négocie, en 1935, avec Mgr Rivière, archevêque d'Aix et Arles, l'autorisation d'une procession autonome de sainte Sara le 24 mai, accompagnée par la *Nacioun Gardiano*.

Statut de Sara, particularité gitane et universalité de l'Église

La sainteté de Marie-Jacobé et Marie-Salomé est acquise depuis longtemps, mais Sara n'a pas fait l'objet d'un véritable procès en canonisation. Pourtant le registre de la paroisse consigne pour l'année 1904 : « à huit heures le chanoine Lamoureux a célébré la Sainte Messe à sainte Sara » mais l'ambiguïté perdure et le clergé ne participe pas à la procession du 24 mai au moment de sa mise en place en 1935⁴⁸. En 1941 il sera autorisé à le faire mais cela restera sans suite. Il faut attendre 1958 pour que l'Aumônerie nationale des Gitans s'associe officiellement à la procession, mais en y ayant introduit « Notre-Dame des Gitans ». Cette initiative du clergé a une conséquence apparemment anecdotique mais qui est relevée par la presse locale : Sara apparaît avec un diadème⁴⁹. Les symboles se répondent : l'Église en introduisant la Vierge dans la procession relègue au second rang Sara. Pour la tradition catholique, Sara est une servante venue avec les Saintes femmes. Mais Folco de Baroncelli- Javon en a établi une autre : Sara est la fille d'un roi des premiers occupants de la Camargue, les ancêtres des Gitans, et elle accueille sur la plage les premiers chrétiens arrivés de Palestine⁵⁰. Le diadème la rétablit dans son rang princier et de première chrétienne d'Europe.

Le souhait de l'Église de faire une part entière et non discriminatoire aux Gitans au sein de la communauté chrétienne – par une proposition de transformation de la procession en chemin de croix – se heurtera à une farouche opposition, des Gitans et des édiles municipaux⁵¹, et aboutira au fait que le clergé mené par l'évêque participe, à partir de 1965, à la procession du 24 mai. L'opposition municipale doit se comprendre tout autant comme un signe de l'attachement à la

tradition mise en place en 1935 par lou Marquès, que comme le souci de maintenir le « pèlerinage des Gitans » qui a acquis après la Seconde Guerre mondiale une forte renommée assurant à la commune une réputation et une activité touristique et économique importante⁵². Pour l'ensemble des populations gitanes de France, le pèlerinage de mai aux Saintes-Maries-de-la-Mer est devenu l'occasion de manifester leur présence dans l'espace public français et à ce titre demeure un moment important, même pour certains d'entre eux qui se sont convertis au pentecôtisme⁵³.

NOTES

- 1 François Gasnault, Pierre Gombert, Félix Laffé, Jacqueline Ursch dir., *Récits de fêtes en Provence au XIXe siècle. Le préfet statisticien et les maires ethnographes*, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, Milan, Silvana Editoriale, 2010, p. 343.
- 2 Comte [Christophe] de Villeneuve[-Bargemont], *Statistique du département des Bouches du Rhône, avec atlas*, Marseille, Antoine Ricard, 1824, t. II, p. 1131.
- 3 C. de Villeneuve, *Statistique des Bouches-du-Rhône...*, op. cit., t. III, p. 181.
- 4 Noëlle Gérôme, « La tradition politique des fêtes : interprétation et appropriation », dans Alain Corbin, Noëlle Gérôme et Danielle Tartakowsky, dir., *Les usages politiques des fêtes aux XIXe-XXe siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, pp. 15-23.
- 5 Cité in Danielle Bégot, *La Camargue dans la première moitié du XIXe siècle. Essai d'étude sociale*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1976.
- 6 Jean-Louis Tissier, « Une journée en Camargue avec P. Vidal de la Blache », *Espace rural* n° 19, 1989, p. 13.
- 7 Frédéric Mistral, *Mes origines. Mémoires et récits*, Paris, Librairie Plon, 1906.
- 8 *Le petit train de Camargue 1862-1958*, Musée camarguais, Parc naturel régional de Camargue, 1995 ; F. Baedeker, *Le midi de la France depuis la Loire et y compris la Corse*, Leipzig/Paris, Baedeker, 1886.
- 9 A. Mazel, *Notes sur la Camargue et les Saintes-Maries-de-la-Mer*, Vaison la Romaine, Société de la Bonne Presse du Midi, 1935, p. 150.
- 10 Chanoine Lamoureux, *Les Saintes-Maries de Provence, leur vie et leur culte*, Avignon, Aubanel frères, 1898.
- 11 A. Chapelle, *Les Saintes-Maries-de-la-Mer, l'église et le pèlerinage*, Cazilhac, Belisane, 1926, p. 94.
- 12 Marcel Carrière, *Les Saintes et les Sainctois au XIXe siècle, Saintes-Maries-de-la-Mer*, 1979, p. 118.
- 13 A. Mazel, *Notes...*, op. cit., 1935, p. 153-154.
- 14 Pierre Causse, « Allons à l'essentiel... », *L'antenne des Saintes-Maries*, 2001, p. 2-4.
- 15 M. Carrière, *Les Saintes...*, op. cit., p. 123.
- 16 D. Bégot, *La Camargue...*, op. cit., p. 73.
- 17 *Ibid.*, p. 228.
- 18 *Ibid.*, p. 227.

- 19 Chanoine Lamoureux, *Les Saintes-Maries de Provence, leur vie et leur culte*, Marseille, Moulot et fils aîné imprimeurs, 1908, p. 243.
- 20 Philippe Martel, « Le Félibrige », dans Pierre Nora éd., *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1992, p. 567-611.
- 21 Pierre Pasquini, « Le Félibrige et les traditions », *Ethnologie française*, t. XVIII, 1988/3, p. 257.
- 22 Registre des faits divers, paroisse des Saintes-Maries-de-la-Mer, cité in Sophie Bergaglio, *L'invention d'une tradition : Évolution du pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer de 1852 à 1967*, Université de Provence, mémoire de maîtrise, 1998, p. 47.
- 23 Émile Ripert, *Le Félibrige*, Paris, Librairie Armand Colin, 1924, pp. 148-149.
- 24 Marie-France Gueusquin, *La Provence arlésienne, Traditions et avatars*, Arles, Actes Sud/ Réunion des Musées nationaux, 2000, p. 41- 44.
- 25 Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France : l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997.
- 26 Philippe Martel, « Le Félibrige »..., op. cit., p. 601.
- 27 Arlette Schweitz, « Sous les feux de la Sainte Estelle », *Ethnologie française*, t. XVIII, 1988/3, p. 303-314.
- 28 Chanoine Lamoureux, *Les Saintes-Maries*, op. cit.
- 29 René Baranger, *Camargue chère*, Clichy, Éditions René Baranger, 1970, p. 15.
- 30 Ibidem.
- 31 Jean-Clément Martin et Charles Suaud, « Le Puy du Fou. L'interminable réinvention du paysan vendéen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 93, 1992, p. 21-37.
- 32 Serge Holtz, Thierry Le François, Jacques Nissou, Rémi Venture, *Les indiens de Buffalo Bill et la Camargue*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1994.
- 33 Marquis de Baroncelli-Javon, *Les Bohémiens des Saintes-Maries-de-la-Mer* (traduit du provençal), Paris, Alphonse Lemerre, Libraire-éditeur, 1910, p. 16-17.
- 34 « Prouvençau e Catouli » l'hymne de Malachie Frizet (1875) est toujours chanté au moment des cérémonies religieuses de nos jours.
- 35 Gérard Gangneux, *Les Saintes-Maries-de-la-Mer de 1675 à 1792. (Étude socio-démographique)*, Nîmes, Lacour/Eruditaie indagationes, 1988, p. 26.
- 36 À propos de cette notion de visibilité et des Tsiganes voir Marc Bordigoni, « Gitane : la fin de l'écran de fumée ? », dans Geneviève Dermenjian, Jacques Guilhaumou, Martine Lapied éd., *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (xvie-XXe siècles)*, Paris, Publisud, 2000, p. 189-201 ; Patrick Williams, « The Invisibility of the Kalderash of Paris : some Aspects of the Economic Activity and Settlement Patterns of the Kalderash Rom of the Paris Suburbs », *Urban Anthropology*, n° 11, 1982, p. 315-347 ; Patrick Williams, « Les couleurs de l'invisible : Tsiganes dans la banlieue parisienne », dans Jacques Gurwith, Colette Pétonnet éd., *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Éditions du CTHS, 1987, p. 53-72.

- 37 François de Vaux de Foletier, *Les bohémiens en France au 19e siècle*, Paris, J.-C. Lattès, 1981, p. 81.
- 38 F. Mistral, *Mes origines...*, op. cit., p. 199.
- 39 F. de Vaux de Foletier, *Les bohémiens...*, op. cit.
- 40 Maurice Colinon, *Les Saintes-Maries-de-la-Mer ou les pèlerins du clair de lune*, Paris, Éditions S.O.S., 1975, p. 56-57.
- 41 M. Carrière, *Les Saintes...*, op. cit., p. 120.
- 42 Marc Bordigoni, « Des Boèmes aux Gens du Voyages, identités, identification et assignation identitaire », dans *Identité(s)*, Poitiers, Presses de l'Université de Poitiers, 2004, p. 261-278.
- 43 J.-L. Tissier, « Une journée... », op. cit., p. 18-19.
- 44 Mme Roth, « Souvenirs d'autrefois », *Monde Gitan*, n° 2, 1967, p. 7-9.
- 45 Entretien de l'auteur avec le père Causse en 2001.
- 46 Gaëtan Dumas, *Saintes Maries 23 mai - 10 juin 1911, 1911*.
- 47 Idem.
- 48 Cité in Sophie Bergaglio, *L'invention...*, op. cit.
- 49 *Le Provençal*, 26 mai 1958.
- 50 « Dans la crypte de l'église on voit la statue de sainte Sara, son autel, ses reliques ; les Bohémiens l'honorent comme leur patronne, spécialement le 24 mai. D'après eux, elle était des leurs, originaire de la région, la première convertie par les Saintes et leur servante ». *Manuel des pèlerinages des Saintes-Maries-de-la-Mer ; notice, cantiques, offices, neuvaine*, Vaison, Imprimerie Bonne presse du Midi, 1938.
- 51 André Barthélémy, *Routes de Gitanie*, Paris, Éditions du Centurion, 1982.
- 52 M. Bordigoni, « Le "pèlerinage des Gitans"... », op. cit.
- 53 Marc Bordigoni, « Sara au Saintes-Maries-de-la-Mer. Métaphore de la présence gitane dans le "monde de Gadjé" », *Études tsiganes*, n° 20, 2004b, p. 12-34.